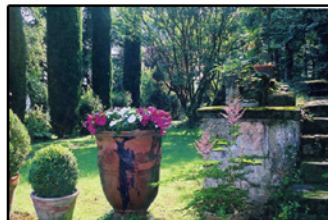


Joseph Grimaldi, le jardin refuge



la Drôme, côté jardins



Photos: D. Bouchard



De son origine italienne, Joseph Grimaldi a hérité le goût de l'antique, porteur d'histoire et de trace. Cela explique qu'il privilégie l'aspect vieilli, usé des pierres et des matériaux qu'il emploie. Il va même jusqu'à leur donner cet aspect patiné des choses qui ont vécu. Comme un archéologue qui découvrirait des fouilles et les mettrait à jour, il reconstruit des allées, des fontaines et fait en sorte qu'on pourrait croire qu'elles ont toujours existé. Il fait de même avec les végétaux qu'il « vieillit » en les façonnant pour qu'ils aient un air ancien et il laisse des espaces entre eux comme si la nature n'avait pas accordé à certains de survivre.

C'est pourquoi l'on se sent bien dans les jardins que crée cet amoureux des ruines. Ils ont l'air d'avoir toujours été là, comme ces vieux jardins de curé. On dirait que le temps a déjà fait son œuvre alors qu'ils viennent juste d'être créés.

De sa formation chez Erik Borja, Joseph Grimaldi garde le goût de l'Asie, et s'il emploie la taille, c'est une taille revisitée qui n'est pas la taille en nuage du jardin japonais. Il aime les bambous et leur bruissement mais préfère surtout les graminées, leur légèreté et leur mouvement.

Il crée des jardins intimes pour des particuliers, parfois assez petits, des jardins où le bien-être va de pair avec l'esthétisme, ainsi curieusement, jardins de thérapeutes.

Son secret : le goût du carré, solide, symbolique, universel et les structures très marquées : des haies taillées sur différents niveaux mais qui intègrent en plus le paysage dans le lointain, un peu à la Léonard de Vinci, sans limite entre extérieur et intérieur. Ce serait comme une conversation avec l'infini, entre le privé et le collectif, le petit et l'immense, le dedans et le dehors.

Lorsque le regard se porte sur le paysage, c'est en traversant des plans successifs qui permettent de réaliser la continuité entre le

construit et le naturel, reliant ainsi le microcosme au macrocosme. Autre particularité de ce concepteur, le goût du sacré, du mystère mais à la manière des Mystères du Moyen Âge : une théâtralité de l'acte du jardin.

Il y a un peu du théâtre antique aussi avec ses gradins, la mise en scène de la vie végétale, minérale et aquatique comme une trinité indissociable.

Car il y a chez Joseph Grimaldi un plaisir du symbole inné qu'il pratique intuitivement, presque une religiosité qui donne à réfléchir sur la portée du jardin, lieu de ressource personnelle : communier avec le « Grand Tout » pourvoyeur de toute chose.

L'Italie n'est pas loin dans cette obsession des ruines et le respect des lieux sacrés, fresques de vie à respecter comme des reliques. Est-ce une sublimation de l'âme pour rejoindre ce qu'il y a de profond en l'homme et guider sa quête vers une perfection ? Peut-être essaie-t-il de l'atteindre en passant par l'humilité de l'oubli et la redécouverte par sa mise à jour ?

Il se sent proche des sanguines de Hubert Robert qui ont formé son œil et guidé ses tracés. Il en a l'imagination constructive, le goût du faux mais sans vouloir tromper, comme une restitution virtuelle qui permet d'imaginer ce qui a disparu.

De la fréquentation de sa terre originelle, il accroche les cyprès comme autant de signes emblématiques, des balises, des repères, toujours la référence à Léonard !

De son voyage à Naples, il garde la plus grande émotion d'une visite à Herculanium, de ces traces figées pour toujours et exhumées longtemps après, et qui permettent à l'homme d'aujourd'hui de comprendre l'acte du temps et d'en saisir l'émotion subtile par un détail et par l'ensemble réunis.

Que dire encore, qu'il aime les fresques et qu'on ne serait pas surpris de découvrir ici et là des morceaux de vie arrachés et reconstitués.

Jardinier du privé ou du collectif : rond-point, parking, entreprises, jardin miniature ferroviaire, partout Joseph Grimaldi met sa touche de patine. On reconnaît aisément sa palette

d'un jardin à l'autre, comme la signature du créateur, un leitmotiv qu'il décline à tous les temps du verbe jardiner.





Hubert Robert (1733-1808) a reçu une solide éducation au collège jésuite de Navarre. Il a séjourné 11 ans à Rome à l'invitation de son protecteur, l'ambassadeur de Rome, le duc de Choiseul et a visité les ruines d'Herculanum et Paestum. C'est un paysagiste, attiré par la représentation de ruines antiques, tel le tableau de *La Grande galerie du Louvre en ruines*, mais c'est aussi un dessinateur des plans des jardins de Méréville et Ermenonville. En 1836, Julien Victor Veyrenc a légué sa prestigieuse collection de 95 dessins d'Hubert Robert au musée de Valence.